

## Des films

Nicolas Bauche

19 novembre 2006

### Le dahlia noir (Brian de Palma)



Peut-être ont-ils passé la nuit en planque devant l'hôtel borgne de la 39e et de Norton, tout près de Leimer Park. Pourtant, Lee (Aaron Eckhart) est encore sur le qui-vive, prêt à coincer un suspect dans une affaire de stupéfiants. Bucky (Josh Hartnett), lui, a depuis longtemps baissé la garde, vaseux après cette nuit blanche de service. Doucement, la caméra délaisse cette rue de Los Angeles pour s'élever dans les airs et surplomber le petit immeuble devant lequel les deux policiers en civil se sont garés. Derrière, sur un terrain vague qui s'étend à perte de vue, une femme découvre le corps éviscéré d'Elizabeth Short, coupé en deux et le visage scarifié d'un sourire narquois remontant jusqu'aux pommettes. Un cri d'horreur échappe à la passante mais, pour l'instant personne ne bouge, indifférent à la dernière atrocité d'une L. A. carnivore.

Cette scène liminaire est emblématique d'un film qui traite *Le Dahlia noir*, l'affaire criminelle qui fit les choux gras des journaux à la fin des années 40, dans l'étendue urbaine très étale de L.A. Le meurtre de Betty Short est l'amer sur lequel les vagues du récit s'échouent sans cesse. Le point de repère d'une œuvre nous faisant plonger dans Los Angeles qui, comme l'écrit James Ellroy, l'auteur du livre éponyme, " *n'était que sexe, crime et pathologie outrancière* ". Car derrière ses allures de ville provinciale, le Los Angeles d'alors est comme une *épidémie*. Figée dans un décor de cinéma - le plan des rues n'a que peu bougé depuis malgré une urbanisation forte -, L.A. est mue d'une vie biologique propre, presque virale, dépassant les usages de la topologie et du territoire pour d'autres, proches du corps et de sa biologie.

Qu'ils soient morts ou vifs, dépecés ou intacts, les corps de Los Angeles et des protagonistes se lient ainsi dans des étreintes érotiques ambiguës. Celles de Kay Lake (Scarlett Johansson) et de Bucky, que seul le meurtre de Lee autorise, laissant la voie libre à son ancienne protégée et à son ami ; celles de Madeleine Linscott (Hilary Swank) avec ses conquêtes féminines, séduites dans la pénombre d'un bar ; ou celles, encore saphiques, d'Elizabeth Short, soumise aux caresses langoureuses de sa partenaire pour un film porno en noir et blanc.

Entre Los Angeles et ses habitants, le cinéma joue le rôle d'une interface organique, scellant pour de bon les enlacements morbides. Le visage de *L'homme qui rit*, le film muet de Paul Lenni, et celui entaillé d'Elizabeth Short se confondent, prouvant ainsi que, dans la capitale du cinéma, ce n'est pas le réel qui mène le monde, mais le Septième art. En inversant la donne, Brian de Palma, le réalisateur du *Dahlia noir*, fait de l'artifice le révélateur du réel. La divulgation est insupportable et tragique pour les spectateurs, pour peu qu'ils soient capables de déceler les indices disséminés sur la pellicule. L'angoisse grandissante de Kay dans le noir d'une salle de cinéma, la violence de Lee devant les rushs pornographiques d'Elizabeth Short manipulée par la caméra ne découvrent pas des psychologies influençables mais, sont les signes qu'un véritable habitant de Los Angeles, pour vivre, détourne le regard des terrains vagues bordant Wilshire pour le poser sur un écran de cinéma.

Compte-rendu : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)